

LE POT'LICOT

N°105



asbl Les Coquelicots : service d'accueil de jour pour adultes handicapés mentaux, agréé par l'AWHIP sous le n° 163. Avec le soutien du Ministère de la Région Wallonne.

Publication Trimestrielle : juillet-aout-septembre 2015.

Editeur responsable : Olivier Philippart
rue sur Haies, 35 B-4550 Nandrin.

Et quand j'aurai distribué tout mon bien pour nourrir les pauvres, et que j'aurai livré mon corps pour être brûlé, si je n'ai point la charité, tout cela ne me sert à rien.

Paul, 1^{re} lettre aux Corinthiens 13.

Lorsque le pouvoir de l'amour vaincra l'amour du pouvoir, le monde connaîtra la paix .

Jimi Hendrix.

LE POT'LICOT

Au menu du Pot'licot

Editorial p3

De nouvelles têtes p5

A la mer, Hisse et ho ! p6



Nous avons besoin d'outils p9

Qui a eu cette idée folle ... p9

D'un camp à l'autre.

Ce n° est consacré en partie à notre camp d'été.

Il n'y a pas à dire, le concept de camp est à l'ordre du jour. Dès potron-minet les média nous inondent de leurs informations sur les camps de réfugiés, les camps de Roms et autres camps d'entraînement... A croire que le monde s'est transformé en champ de désolation et en terre d'exil ! Mais que vient faire notre camp d'été dans cette morne liste ? Les Coquelicots en seraient-ils un ?

Le philosophe G. Agamben, se demande ce qu'est un camp. Il en donne cette définition : un camp est un lieu où les règles d'organisation saturent les espaces de parole. Dans un tel lieu, l'humanité de la personne singulière s'efface devant un mot d'ordre, celui de l'efficacité fonctionnelle : nécessité y fait loi ! Et de faire entendre ce qui relie le bloc opératoire, Guantanamo, le centre fermé, le camp de réfugiés et le camp de déportation.

Selon Agamben depuis le Goulag et Auschwitz nos sociétés sont passées d'une logique de la Cité à une logique du Camp. En d'autres mots, dans la mesure où c'est un principe de gestion qui impose ses critères, nous sommes passés de la démocratie à une forme de totalitarisme mou : sécuritaire (caméras, puces électroniques, vigies), hygiéniste (normes AFSCA, prescriptions alimentaires, obsessions prophylactiques), hédoniste (publicités, techniques de développement personnel), financier (techniques managériales, lobbying, agences de notation), écologique (normes environnementales, romantisme naturaliste),...

Agamben attire notre attention sur le fait que, quelles que soient leur finalité, leurs valeurs et leur volonté de bien faire, nos institutions, nos entreprises et nos services sont minés par cette dérive totalitaire. La vie quotidienne est traversée par cette volonté de contrôle qui se nourrit de la peur et d'un sentiment d'insécurité... qu'elle alimente. Décisions et lois sont alors prises et votées dans l'urgence sans faire l'objet d'un véritable débat de fond - la question de l'encodage, de la gestion et de l'accessibilité des données privées ; celle des invitations à la délation ; celle de la prolifération des amendes administratives au détriment de la fonction juridique

Selon Agamben, on en est arrivés à renoncer au sens critique et à se soumettre au diktat du « Il n'y a pas d'alternative » - c'est-à-dire à l'interdiction de penser, de s'exprimer et de s'opposer. Il insiste donc sur l'importance de repérer ceux qui parlent au nom du réel, pour montrer que le réel dont ils parlent est celui qui les arrange.

La question politique n'est pas une simple affaire de gestion, d'organisation ou d'adaptation. C'est une affaire de symbolique et d'imaginaire. Ce n'est pas pour des raisons utilitaristes (fonctionnelles) que nous vivons ensemble : si nous vivons ensemble, c'est avant tout parce que nous sommes des êtres de relation et de dialogue qui cherchons à donner du sens à nos existences.

Les historiens et les anthropologues montrent que dès le paléolithique les hommes ont misé sur la solidarité. S'occuper du plus faible n'est pas une affaire de (gestion des) possibles, mais un choix de vie. Ce sont l'espoir, le rêve, les idéaux, le désir, l'empathie et l'affectivité qui nous permettent d'inventer des possibles.

Cependant, vu que nous ne vivons pas seulement d'amour et d'eau fraîche, un minimum d'organisation est inhérent au vivre-ensemble. La question est de savoir comment se protéger d'une dérive fonctionnelle. Une réponse est d'offrir des espaces de parole ouverts. Une autre est d'accorder de l'importance à ce qui semble inutile (l'art, la culture, le papotage et l'ennui). Une troisième est de permettre des temps morts et des respirations. Mais l'essentiel est de consentir aux ratés et aux balbutiements. Car à y regarder de près, ce n'est que dans un système incomplet (c'est-à-dire non-clos, non-saturé par une logique pragmatique) que les hommes peuvent s'épanouir.

Qu'en est-il alors des Coquelicots et de leurs camps ? Afin d'éviter cette dérive nous nous posons des questions qui interrogent nos comportements. Pourquoi les éducateurs s'assoient-ils nécessairement devant dans la camionnette ? Pourquoi peuvent-ils choisir la table où se trouvent les beaux morceaux ? Pourquoi boivent-ils un autre apéro ? Pourquoi leur faut-il des douches et des WC séparés ? Pourquoi peuvent-ils commander ce qu'ils souhaitent ? De quel droit peuvent-ils imposer un atelier ? De quel droit peuvent-ils intervenir dans une vie de couple ? De quel droit peuvent-ils demander qu'on réponde de soi ?

En nous interrogeant sur le sens de notre mission et en rendant compte de nos comportements avec la même grille d'analyse que celle que nous utilisons pour comprendre les comportements de nos bénéficiaires, nous maintenons une tension insoluble entre une égalité de personnes et une inégalité de statuts : tout en affirmant que nous sommes égaux en humanité, nous assumons notre maturité et notre mandat. En d'autres mots, s'il est, en effet, tout à fait contestable que les éducateurs soient nécessairement devant dans la camionnette, il reste incontestable que la place du conducteur soit occupée par un éducateur !

Notre volonté d'habiter cette tension est ce qui nous protège de la logique du camp, puisqu'en aucun cas nous ne pouvons nous identifier à notre rôle ou nous cacher derrière notre mandat pour fuir la relation ou y cacher la part arbitraire de nos décisions.

Nous abordons ces questions dans nos réunions d'équipe et dans nos espaces de parole. Être citoyen du Petit Peuple ce n'est pas vivre dans un lieu d'accueil inconditionnel. Au contraire, c'est se confronter aux limites de l'accueil et se situer à la croisée des chemins. Prendre position, c'est se promener sur les frontières afin d'en déplacer les bornes et de faire d'une différence d'étrangeté une différence de relation - c'est passer d'une opposition moi/autrui (nous/eux) à un dialogue avec l'autre.

Nous sommes tous confrontés aux mêmes existentiels : le corps, le sexe, l'amour et la mort, la tristesse, la joie, l'espoir et la peur. Ce qui nous différencie est notre manière d'y répondre. C'est pour cette raison que chacun de nous est unique.

Pour le Petit Prince, puisque chaque rose est unique, chaque rose est à rencontrer. Hélas, il n'y a qu'aux enfants qu'on lit Saint-Exupéry. Que peut une fleur dans ce camp de désolation mondialisé ? Les Coquelicots ne sont pas une île déserte. Ici comme ailleurs un vent froid se moque de nos aspirations. Malgré tous nos efforts, la logique du rendement érafle notre projet institutionnel et sape nos valeurs humanistes. Il est grand temps de s'interroger politiquement - au sens de la Cité - sur le type de société que nous voulons. Le travail social n'est pas une affaire de possibles, c'est un choix de vie. Les hommes du paléolithique avaient compris que l'humanité n'est pas sans solidarité, qu'est-ce qui nous empêche d'en faire autant ?

Présentation de 2 nouveaux venus ...

Début juin, le Petit Peuple s'est embelli par l'arrivée de deux nouvelles recrues. La rédaction du Pot'licots a réalisé leurs portraits pour vous les présenter.



Jordan Franze,
j'ai 22 ans,
j'habite à Warzée avec
ma famille.

Renaud Collard,
j'ai 21 ans,
j'habite avec ma famille à
Neupré



Comment viens-tu aux Coquelicots le matin ?

• Je viens en camionnette, la rouge. Mon chauffeur est Christophe.

Ou étais-tu avant de venir aux Coquelicots ?

- Ma maman me conduit tous les matins
- A Barvaux-sur Ourthe, à l'école de Clairval. J'y faisais des dessins et d'autres choses. Parfois je réparais des trucs en menuiserie.
- A l'IRHOV à Liège. C'est une école spécialisée. J'étais dans une classe de vie, on y apprenait à bien nous frotter les dents. Et quelquefois on faisait de la socialisation : on allait à la foire d'octobre, on nous disait de bien regarder à gauche et à droite avant de traverser, ...

Qu'est ce que tu espérais trouver aux Coquelicots ?

- Que ce soit différent de l'école. J'ai quitté l'école à 21 ans, j'y avais des amis, mais j'ai dû la quitter.
- Des amis. J'espérais me faire des amis. J'aime mieux être aux Coquelicots qu'à l'école.

Qu'est ce que tu aimes aux Coquelicots ?

- Les ateliers, par exemple « vie quotidienne » ou alors aller faire des courses, le ramassage des pommes, ranger les caisses au garage, ... Ici c'est calme.
- L'ambiance, elle est très cool. Quand on est tous occupés dans son coin, il fait calme. J'aime bien faire du dessin et du yoga

Qu'est ce que tu n'aimes pas ?

- Quand les gens se battent ou volent
- Je ne sais pas encore le dire

Qui est ton éducateur référent ?

• Olivier. Quand j'ai des soucis je vais lui en parler.

Est-ce que tu as un projet ici aux Coquelicots ?

- Lara. Mon éducatrice référente c'est quelqu'un qui s'occupe de moi. Mais souvent je suis autonome.
- J'aimerais un projet bien précis. Je vais demander à mon référent, il sert à ça.

Le camp, j'y retournerai !

Début septembre le Petit Peuple est parti en camp à Zuydcoote, près de Dunkerque. Nous y avons passé une belle semaine ensoleillée à profiter ensemble de l'air marin. Le camp, c'est LA semaine attendue par tous, une semaine spéciale qui a un coût pour les bénéficiaires et pour Les Coquelicots. Dès lors, il est bon de se rappeler « pourquoi nous allons au camp ? ».

Marie-Ange : le camp, j'y pars pour se retrouver tous ensemble, manger ensemble et être joyeuse.

Sylvestre : au camp on rigolait bien. J'essayais de me retenir de rire mais je n'y arrivais pas.

Joseph : Au camp c'est bien, on va promener dans les bois, ramasser des noisettes. C'est beau les bois. Pendant les vacances il fait bon, sans la pluie c'est mieux. C'est parce qu'on part en vacances qu'il fait beau.



Rosario : mais non, c'est un hasard !

Françoise S : pour moi le camp c'est les vacances, pour les éducateurs c'est du travail , ah ah ah !

Marie -Ange : ben les éducateurs ils s'occupent de nous.

Jacqueline : au camp on voit des beaux petits mecs. Faut regarder les beaux petits mecs en vacances, moi je regarde tout le temps.

Sophie : moi c'est pour m'amuser et souffler sans papa et maman. Ca me fait un bien fou.

Sylvestre : j'ai vraiment envie de partir, pour que mes parents aient leur intimité. Comme ça ils sont tranquilles , ils n'ont personne à surveiller.

Leslie : j'aime bien venir au camp parce qu'il y a la bande. Au camp il faut tout le monde des Coquelicots .
Voyager seule je ne le ferais pas.

Françoise S : j'aime partir et dormir ailleurs que chez mes parents. Et faire du kayak.

Patrick : mouais ... le kayak j'en ai fait pendant 1 mois, maintenant je n'en ai plus envie.
Du kayak j'en ai fait assez.

Olivier K : on pourrait faire un camp dans une grande ville ?

Jacqueline : ah oui pourquoi pas ? On a déjà été à Bruxelles.

Marie-Ange : Oui, c'est vrai qu'à Tinlot je m'ennuie parfois.

Johanne : oui et en ville je suis capable de faire les magasins.

Jacqueline : et on sortirait au cinéma !

Marie-Ange: je partais souvent avec papa et maman en ville mais je n'aimais pas. Ce que j'aime le mieux c'est avoir une caravane dans un pré. Et quand on y est on y est et on reste tranquille.

Jacqueline : et à la montagne, on n'est jamais allés à la montagne ?

Marie-Ange : la montagne , je ne sais pas monter.
Je suis soufflée du coeur.

Jacqueline : 5 jours de camp, ce n'est que 3 jours sur place. J'aimerais mieux partir 8 jours. Ou alors qu'on parte au moins une bonne fois, 15 jours ! Mais peut-être que 15 jours ce sera trop cher pour la famille ?

Johanne : pourquoi on ne vendrait pas ... des pizzas ? pour gagner des sous et payer notre camp ?

Sylvestre : le camp c'est mes seules vacances, sinon je ne voyage pas.

Johanne : moi je pars avec mon frère ou ma maman. Avec ma famille c'est des vacances. Avec les Coquelicots c'est des vacances aussi, sauf que ma famille me manque.

Paul : j'aime d'aller au camp parce que j'habite seul, je m'ennuierais si je ne venais pas. Avec ma famille je ne partais jamais, même pas avec mon père.

Françoise S. : au camp je voudrais dormir en couple.

Patrick : oui, et moi dormir avec Céline. Sa maman me connaît bien alors je pourrais.

Joseph : moi j'aime bien dormir avec Michel Piroton. J'aime partager ma chambre avec lui. Au home je suis seul, et seul je n'aime pas. Partager la chambre c'est gai.



Gaëtan : Au camp je vois Françoise tous les jours. Au prochain camp on pourrait peut-être dormir ensemble ? Je ne sais pas ... mais je voudrais bien.

Rosario : je sors avec Mélanie, être au camp avec elle c'est bien, je peux l'embrasser, beaucoup.

David : papa & maman ne veulent pas que je vienne au camp. Alors je ne viens pas.

Jérôme : Je n'ai pas aimé le camp. Sophie était au camp alors je ne voulais pas venir, je n'avais pas envie de la voir. J'ai dormi dans la même chambre que Sébastien. J'aime mieux dormir seul, j'aime pas partager ma chambre.



Mathilda : au camp j'y vais pour que papa & maman puissent partir. Alors je suis obligée de venir au camp. C'est maman qui choisit et pas moi. Si je ne veux plus aller au camp, je peux être punie.

Régis : j'aime bien de venir au camp. C'est dur de traire les vaches tous les jours. Au camp, pas de vache, ça change. Au camp c'est tranquille. Et puis les vagues, la mer ... c'est gai la mer. A la maison on a beaucoup de vaches. Il faut zéro vache et c'est terminé, on est tranquille ! Beaucoup de vaches ça fait beaucoup de lait et beaucoup de sous. Les vaches trop je n'aime pas, pas facile, dur. C'est mieux de nager dans la mer.

Jérôme : moi je ne viendrai plus au camp. Maman, Jean-Pierre, Valérie et moi on ira en vacances.

Gérard : moi je dors bien au camp, mieux qu'à la maison. Je dois prendre des médicaments pour l'anxiété. A la maison il y a une alarme, tut tut tut, elle sonne fort. Je ne dors pas, j'ai peur de l'alarme. Au camp les médicaments ne fonctionnent pas mieux, c'est moi qui suis différent.



Les Coquelicots récoltent du matériel

Alors que les travaux se terminent, nous commençons à investir nos nouveaux bâtiments. Après ces 2 années de chantier, il est temps de remettre notre jardin en état. Par ailleurs, nous avons de nouveaux ateliers qui se mettent en place. Nous avons donc besoin du matériel suivant :



- **outils de jardin** : râteau, brouette, pioche, cisaille, scie, merlin, petit outillage électrique en état de marche ... Tout ce qui peut servir dans l'entretien des espaces extérieurs.
- **machines à coudre** : pour l'animation d'un atelier de couture. Toutes les machines sont les bienvenues, mais en état de marche svp (nous n'animerons pas un atelier de réparation de machines à coudre).
- **jeux de société, jeux pédagogiques (complets et en bon état)** : pour l'atelier logopédie.

Certains ont des « trésors » inutilisés dans leurs caves et greniers, alors si c'est votre cas contactez-nous et nous donnerons une seconde vie à vos objets !

Mes souvenirs d'école

Aux Coquelicots en septembre il flotte également un air de rentrée scolaire, une période propice pour nous souvenir de notre ancienne vie d'écolier : pour certains une vie heureuse, pour d'autres non. L'école, on y est tous passé ... et pour vous c'était comment ?

Mélanie : j'ai été à Clairval.

Sophie : maternelle école normale, primaire école normale à Tihange, en secondaire en école normale 1° et 2°, puis en technique en 3° et 4° puis j'ai changé en professionnelle en « aide familiale et sanitaire » en 5° puis en « travaux technique » en 6° et 7° avec des gens avec tous types de handicaps. J'ai essayé l'école supérieure à Verviers mais ça n'a pas marché. Je me suis rendue compte que j'étais au bout de mes études et j'ai arrêté.

Jérôme : J'étais en primaire à Tinlot. Il y avait toutes sortes d'enfants, surtout des petits. Après j'ai été à Pairoux. C'était tous des enfants handicapés. On faisait un jardin. On faisait calcul. Une fois par an on partait en voyage dans un grand car.

Sylvestre : moi ce n'est pas un bon souvenir. J'étais coincé tout le temps et puni une fois de temps en temps. Le jour où il-y avait des crêpes, ils me disaient « ah bon tu as fait des bêtises, alors pas de crêpes ! ». J'ai dû me mettre devant le tableau avec les grandes oreilles. On ne le fait plus maintenant mais je l'ai eu quand même.

Liliane : mon école c'était une école de filles, j'avais des copines, une qui s'appelait Jeannine. C'est un bon souvenir.

Régis : tout petit j'étais à l'école à Nandrin. Pleurer ... beaucoup, beaucoup d'enfants dans la cour, moi pleurer, peur des bagarres. Alors je suis allé à la Manivelle, à Liège. Mais je n'aime pas l'école, j'aime mieux travailler.

Mathilda : j'ai un bon souvenir c'est quand on a fait un spectacle à la fin de l'année avec tous les gens de ma classe. Et j'ai eu aussi un cadeau de ma professeur. Quand je suis partie de là j'étais mal. Mes copines pleuraient. J'en avais 4 : Alison, Paola, Laura & Roxanne.

Renaud : l'école c'est plus ou moins un bon souvenir. Avoir beaucoup d'amis c'était bien. Les professeurs ?
Oui ils étaient gentils mais c'est resté des inconnus. Je n'aimais pas travailler. On me faisait beaucoup travailler, c'était répétitif.

Nicole : à l'école chez les béguines. Elles se fâchaient sur moi, crier.

Joseph : moi je ne suis jamais allé à l'école. L'école c'est pas pour les enfants !

Gaëtan : à l'école j'ai appris à faire des calculs. C'était facile, je sais encore le faire un peu. On m'a appris à parler. J'avais des copains, tous les professeurs étaient gentils, c'était l'école du Château Vert. Quand je suis parti de l'école je suis resté à la maison. Puis je suis venu aux Coquelicots. Les Coquelicots c'est pas comme l'école, il n'y a pas de classe mais on apprend quand même. Comme travailler au bois, réfléchir quand on regarde la vidéo.

Mathilda : l'école c'était dur : math, français. J'y arrivais pas ...

Jacqueline : j'étais à l'école à Vinalmont. Ben ... l'école c'est l'école et pas plus. J'ai appris à coudre à l'école primaire, j'ai retenu un peu. Je m'étais cousu une grande veste et des petites robes, c'était joli. Tous les 2 ans on changeait d'institutrice, sauf quand je doublais alors je suis restée très longtemps avec la même. Parce que j'avais doublé plusieurs fois, j'étais la plus grande. Les institutrices se fâchaient. Il fallait écouter, savoir. Je restais tout le temps là, à un moment j'en ai eu marre et je suis partie puis je suis allée travailler. A Statte j'avais « cuisine », avec une dame très forte avec les cheveux gras tout collés. Elle était à la baguette, comme Carmela. C'était comme ça et pas autrement sinon elle criait. Après je suis allée travailler dans une chocolaterie, je faisais de la glace : des seaux et des seaux de sorbet à la fraise, et même des pralines. J'aimais mieux ça que l'école.

David : j'ai été à l'école de l'oiseau bleu. Il y avait des gens comme moi. J'avais des amis. Après j'en ai eu marre. Je suis allé en Suisse faire de la moto. C'était mieux en Suisse.

Patrick : l'école c'était un bon souvenir. J'aimais apprendre à travailler. On m'a appris des choses mais je ne sais plus le faire maintenant. On apprenait à scier du bois, pour devenir menuisier.

Paul : j'étais pas gentil à l'école. Je faisais des conneries : je piquais tout. J'étais un petit garçon à ce moment-là. J'ai reçu des coups dans la tête, des coups du prof. Des coups avec son poing, parce que je n'étais pas gentil. Après j'ai été à Barvaux sur Ourthe, travailler dans les manches de brosses. Le prof m'avait dit « je n'ai plus besoin de toi, tu peux partir ». J'avais des copains à l'école. Et même des filles ! J'ai rien appris à l'école. Ils mettaient la radio à fond, je ne comprenais rien du tout. L'école c'est un mauvais souvenir. A l'école ça montait dans ma tête : faut faire ci, faut pas faire ça, sinon le prof prend la règle et il te tape. Et des profs il y en avait beaucoup.

Sophie : c'était compliqué d'avoir des amis. En secondaire on se moquait beaucoup de moi puis j'ai fini par trouver de vraies amies au bout de deux ans. Tout ce qui était mathématique, problème, fraction, c'était pénible à apprendre. J'adorais lecture, poésie et dessin. Les mauvais souvenirs c'est les amis. J'ai fini par savoir qui sont mes vrais amis.

Sylvestre : je devais me lever et être prêt quand il faisait encore noir, c'était dur. Je devais me lever, me laver, faire mes dents, m'habiller et manger mes tartines, et il faisait encore noir ! Je faisais ça tout petit.

Paulette : moi j'aimerais bien prendre des cours pour apprendre à repeindre des meubles, faire des patines.

Sylvestre : j'aimerais bien faire des cours du soir, des cours du soir de peinture.

Patrick : J'aurais bien passé mon permis de conduire mais ce n'est pas facile de l'avoir. C'est dur de comprendre, ça va trop vite. Retenir ça va mais comprendre c'est dur.

Régis : j'aime mieux ici que retourner à l'école. Ici il y a tous les amis. École pleurer beaucoup. J'aimerais faire des cours de massage, masser les gens, masser tout le monde. J'aimerais devenir masseur

Sophie : je pourrais réapprendre des choses mais pas de la théorie. Chez moi il n'y a plus rien qui rentre.

Renaud : je voudrais être formateur en langue des signes. La langue des signes ça m'intéresse bien.

Patrick : l'école ça m'a compliqué la vie. Suivre les leçons ça m'a compliqué la vie. J'adorais les excursions. J'aurais pu vivre avec des gens qui voyagent et donner à manger aux animaux du cirque.

Mathilda : moi l'école ça m'a aidée. Ce que j'ai appris je sais encore le faire, à part les calculs.

Sophie : À l'école j'ai appris des choses qui ne servent à rien. A part lire et écrire et le calcul. Le reste c'est superflu.

Sylvestre : j'aurais préféré rencontrer des gens. Avoir un cahier ou j'écris les gens que je rencontre et je raconte leur histoire.

Sophie : nos parents ils ont été à l'école, ils ont fait des études.

Sylvestre : ma maman elle a appris infirmière, avec le scalpel et tout.

Sylvestre : celui qui a fait le plus d'étude ici c'est Olivier. Pour être chef il faut en faire beaucoup, au moins 10 années.

Mathilda : Mais non, c'est Carmela .Carmela a fait des études pour faire de la poterie. C'est pas facile ...

Régis : François il a appris les arbres, le bois, le jardin, c'est pas facile. Il a appris tout ça.

Leslie : et Nathalie, elle a sûrement fait des études de dessin.

Sylvestre : non... elle a fait des études de sport car elle a beaucoup de force !

Dons & soutiens logistiques

Les soutiens financiers et logistiques sont des forces pour *Les Coquelicots*. Votre aide nous permet de mettre en mouvement l'institution. Votre aide nous donne la chance d'être ambitieux et inventifs dans les projets que nous créons avec les personnes handicapées. Votre aide est la bienvenue ...

Un seul numéro de compte pour cela : BE17 0880 5046 2021

Sachez que tous vos dons totalisant 40 € ou plus, sur une année civile, vous donnent droit à l'exonération fiscale. Merci de communiquer vos coordonnées complètes en communication du virement, afin que nous vous fassions parvenir l'attestation fiscale.

Nous sommes à votre disposition pour toutes questions sur notre institution et nos projets.

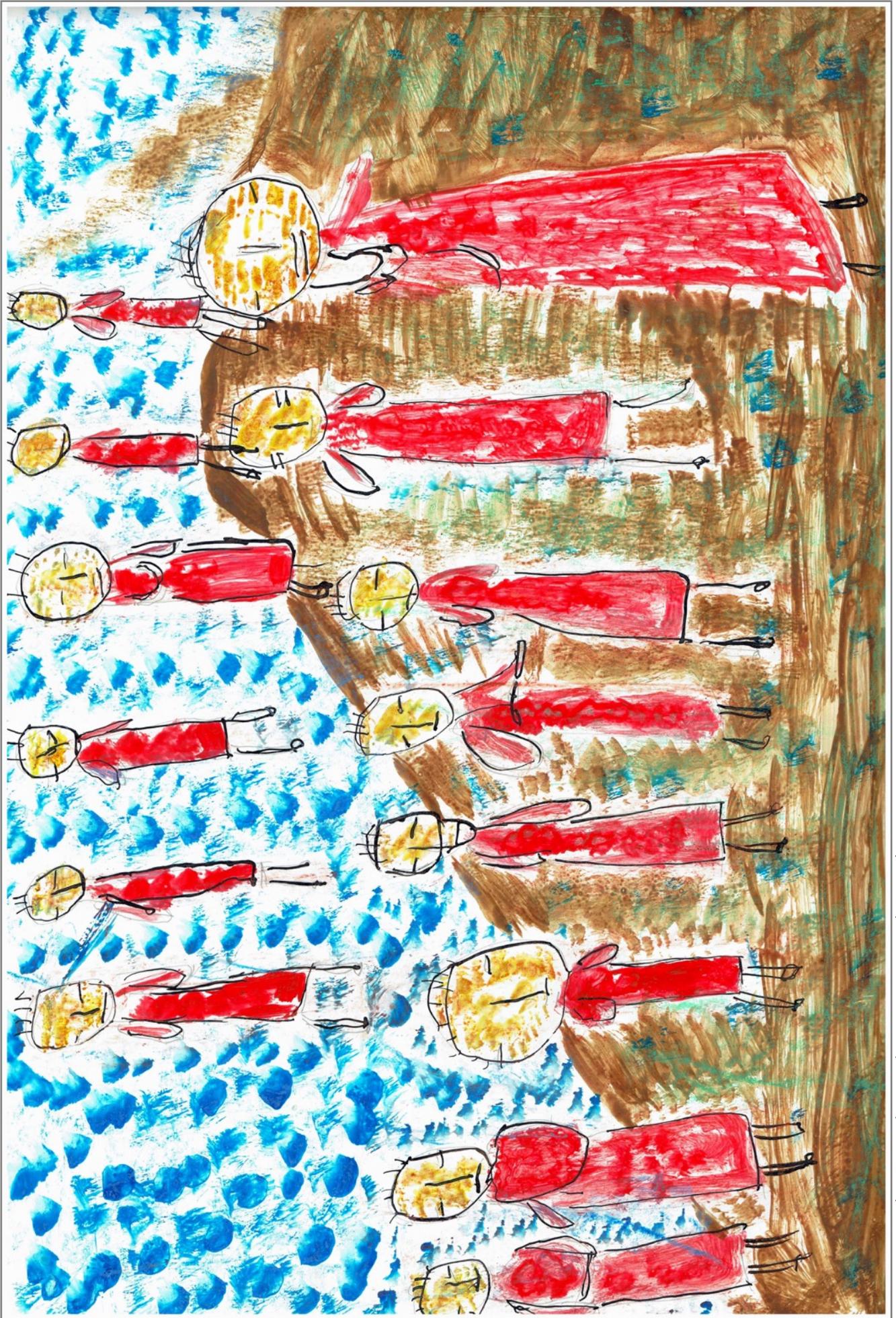
SAJA Les Coquelicots

Rue sur Haies , 35 - 4550 NANDRIN

Tel : 085/51.12.87 - Fax 085/51.17.01

Internet : www.lescoquelicots.be

e-mail : info@lescoquelicots.be



Le camp des Coquelicots à la mer, par Joseph Breuskin